

Pourquoi les chouettes font « Hou... hou... hou... »

De nos jours, la forêt est un endroit paisible, plein de jolis chants d'oiseaux. Mais autrefois, il y a vraiment très longtemps, il en était tout autrement ! Les oiseaux chantaient tous n'importe quoi et n'importe comment. Le rossignol croassait « Croa... Croa... », au risque de se casser la voix.

L'aigle criait « Coucou ! », en s'égosillant comme un fou. La pie se mettait à gazouiller, le corbeau à siffler, le pigeon à pépier et le moineau à roucouler. Ils faisaient un vacarme si épouvantable que les lapins, les sangliers et les biches s'étaient enfoncé de gros bonnets sur les oreilles afin de ne plus les entendre. Mais ça ne suffisait pas !

L'ours, qui régnait en maître sur la forêt, était très contrarié. D'autant plus qu'il aimait bien faire sa petite sieste après son déjeuner et que ces cris désordonnés l'empêchaient de bien sommeiller. Aussi, un jour, décida-t-il de rassembler les oiseaux dans une grande clairière. Ils se rendirent à son invitation, Tous, sauf la petite chouette, car elle ne s'éveillait que le soir et dormait toute la journée. L'ours déclara :

- Je serai bref. Vous voyez ce tonneau ? Il est plein de chants d'oiseaux. Il y en a pour chacun d'entre vous. Choisissez bien celui qui vous appartiendra car vous le garderez toute votre vie. Vous ne pourrez plus en changer et il vous faudra l'enseigner à vos enfants et vos petits-enfants.

Les oiseaux se précipitèrent sur le tonneau et en retirèrent les chansons les unes après les autres. Ils se disputèrent bien un petit peu, mais ils finirent par se mettre d'accord et par avoir chacun la leur.

Quand la petite chouette s'éveilla, elle aperçut le tonneau vide auprès duquel l'ours lisait paisiblement son journal, car il n'avait pas encore sommeil. Elle demanda :

- Qu'est-ce que c'est que ce tonneau-là ?

L'ours le lui expliqua et la petite chouette s'écria :

- Et moi ? je n'aurai donc rien à chanter ?

L'ours réfléchit et finit par lui conseiller :

- Tu devrais aller au village qui se trouve de l'autre côté de notre grande forêt. J'ai entendu dire que les gens y font une fête. Ils dansent et chantent des chansonnettes. Peut-être t'en apprendront-ils une ?

La petite chouette trouva l'idée excellente. Elle vola longtemps à travers la forêt...

Quand elle atteignit enfin le village, les douze coups de minuit avaient déjà sonné. Tout était plongé dans l'obscurité. Il ne restait plus qu'une petite chaumière allumée.

Dedans, les chandelles étaient presque brûlées et le feu de la cheminée achevait de se consumer. Les gens étaient si fatigués d'avoir chanté et dansé qu'ils étaient tous endormis.

Certains venaient de s'écrouler sur la table, d'autres dessous... Des femmes s'étaient assoupies en berçant leurs enfants sur leurs genoux. Les musiciens ronflaient sur un banc... Dans un coin, pourtant, un petit garçon promenait encore en rêvant son archet sur son instrument. C'était une énorme contrebasse, deux fois grande comme lui et d'où s'élevait un étrange bruit

« Hou... Hou... Hou... »

- C'est la seule chanson qu'il me reste ! soupira la petite chouette. Elle n'est pas bien jolie mais ne sera pas difficile.

Elle l'apprit sans hésiter et retourna vers la forêt.

Depuis, chaque nuit, ceux qui ne dormaient pas encore l'entendirent ululer doucement : « Hou ... Hou... Hou... »

Plus tard, elle apprit ce refrain à ses enfants et ses petits enfants.

C'est pourquoi, depuis des temps et des temps, dans cette forêt-là et celles de partout, les petites chouettes et les petits hiboux ululent tous : « Hou... Hou... Hou... »

La scolopendre qui faisait des pattes

Dans les temps très anciens, quand le monde n'était pas tout à fait fini, la scolopendre vivait de son industrie : elle fabriquait des pattes et les vendait à qui en avait besoin. Cette industrie était fort prospère car les bêtes et gens n'étaient pas complets et avaient souvent besoin de pattes. S'ils en désiraient une, ou bien deux, ils se rendaient au marché, choisissaient à l'éventaire de la scolopendre celles qui leur plaisaient, payaient, et la marchande gagnait beaucoup d'argent.

Mais, bientôt, ses affaires périclitèrent. Bêtes et gens, finalement, eurent toutes les pattes dont ils avaient besoin et donc cessèrent d'en acheter. La scolopendre avait beau apporter au marché, des marchandises de choix, les chalands ne s'arrêtèrent plus à sa boutique.

« Des pattes, de belles pattes, achetez-vous des pattes ! » criait la scolopendre quand elle voyait un homme s'approcher.

Mais l'homme n'y faisait même pas attention.

Puis la marchande malchanceuse voyait un chien :

« Achète-toi des pattes, de très belles pattes ! »

Mais le chien, en aboyant, allait voir plus loin.

Si un cheval venait à paraître :

« Des pattes, achetez des pattes toutes neuves ! »

Mais le cheval hennissait sans interrompre son galop.

La scolopendre ne tenait plus de rage :

« Ah ! C'est comme ça ! Vous ne voulez pas de ces pattes superbes ! Vous pensez peut-être que je vais les jeter aux ordures ! Tout un mois de travail aux ordures ! Hé bien, non ! Vous n'en voulez pas : je les garde pour moi ! Y en aurait-il cent, y en aurait-il mille ! »

Depuis ce jour, la scolopendre n'a plus fabriqué ni vendu de pattes. Mais, celles qui avaient été dédaignées, elles les a gardées pour elle.

Et c'est pour cela que maintenant, on l'appelle le mille-pattes !

Comment les oiseaux ont appris à bâtir leur nid

Il y a longtemps, bien longtemps, quand la terre était encore toute jeune, et que le monde n'était pas encore achevé, les oiseaux ne savaient pas bâtir leur nid. C'est l'oiseau de Feu qui le leur a appris.

Il a rassemblé la poule, le hibou, l'épervier, le corbeau, le moineau et l'hirondelle et il leur a dit :

« Ecoutez bien, je vais vous expliquer comment on bâtit un nid ».

Les oiseaux écoutèrent, mais tout cela était trop savant pour la poule. Avant que l'Oiseau de Feu ait terminé sa première phrase, elle avait baissé la tête et s'était endormie.

L'Oiseau de Feu expliquait :

« Le plus important, pour bâtir un nid, c'est la patience ! Celui qui n'est pas patient n'apprendra jamais à bâtir un nid. »

Quand le coléreux hibou entendit ça, il gonfla ses plumes et se dit :

« Voilà un galopin qui veut m'apprendre la patience ! Je n'ai pas besoin de tes conseils, petit prétentieux ! »

Il hulula d'un air moqueur et s'envola.

L'Oiseau de Feu continua sans se laisser troubler :

« Avant de commencer à bâtir votre nid, il vous faut choisir un endroit convenable. Le mieux, c'est une branche qui se divise en trois. »

En entendant cela, l'épervier s'écria :

« Pardi, c'est tout simple ! Des branches comme ça, il y en a tant et plus dans les arbres. Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage ! »

Il agita les ailes et s'envola.

Mais l'Oiseau de Feu continuait sa leçon :

« Alors, vous choisissez des brindilles, vous les recourbez avec votre bec et vos serres, et vous les pliez sur elles-mêmes. En entendant cela, le corbeau croassa :

« S'il faut avoir pour ça un bec et des griffes solides, je me ferai un nid comme un palais royal ! »

Il déploya ses ailes et s'envola.

L'oiseau de Feu, sans s'inquiéter, continua ses explications :

« Les nids ne se construisent pas toujours sur les arbres. C'est encore mieux de se bâtir un nid sous un toit de maison, là où il ne pleut pas et où l'on est à l'abri du vent. »

En entendant ça, le moineau gazouilla :

« Alors, vite je vais voler vers la ville, pour choisir la meilleure place avant que les autres oiseaux n'y arrivent ! »

Et sans saluer ni dire merci, il s'envola.

Mais l'Oiseau de Feu n'avait pas encore terminé : « Quand vous avez choisi la bonne place et tressé vos brindilles, vous devez apporter de la terre dans votre bec et boucher tous les trous. Vous garnissez l'intérieur du nid avec de l'herbe sèche et des plumes, de préférence du duvet. Alors seulement votre nid sera prêt. »

L'Oiseau de Feu se tut. La jeune hirondelle, qui l'avait écouté avec respect jusqu'au bout, remercia poliment le roi des oiseaux et s'envola. L'Oiseau de Feu s'envola ensuite. Seule, dans l'herbe, restait la poule endormie.

Elle s'éveilla au bout d'un moment. En se voyant seule, elle agita les ailes et caqueta :

« Il me semble que j'ai fait un petit somme. Mais cela ne fait rien, mieux vaut dormir qu'écouter des paroles inutiles. Que pourrait-il m'apprendre à moi, vieille poule pleine de sagesse, ce jeune sot d'Oiseau de Feu ? »

Et toujours caquetant, elle retourna à ses affaires.

C'est depuis ce temps que les poules ne savent pas se bâtir de nid. Elles vivent dans les poulaillers que leur installent les hommes.

-Mais le hibou non plus n'a pas appris à se bâtir un nid. Il vit dans des trous d'arbres, d'où il hulule sans cesse.

L'épervier, lui, s'installe à une fourche de fortes branches, et, pour tout nid, il n'a que quelques branches croisées.

Le corbeau se fait une sorte de nid, mais ce ne sont que quelques branchettes ramassées n'importe où, et pointant dans tous les sens. Le vent et la pluie y passent comme chez eux, jour et nuit.

Le moineau niche sous les toits des maisons, là où il trouve une fente ou un trou.

Seule l'hirondelle, qui écouta l'Oiseau de Feu jusqu'au bout, se bâtit un nid comme il convient. C'est un nid tout en terre, bien garni à l'intérieur d'herbe sèche et de duvet. Dans le nid de l'hirondelle, il ne vente ni ne pleut, et ses petits y sont bien au chaud, dans un nid douillet.

C'est ainsi que les oiseaux ont appris à bâtir leur nid.

Comment les serpents sont devenus venimeux

Au temps où le monde était encore jeune et que toutes choses étaient différentes, la terre ne connaissait pas la nuit. Le soleil brillait constamment dans le ciel et bêtes et gens ne pouvaient pas dormir. Si, par hasard, ils fermaient l'œil, tout de suite l'éclat et la chaleur du soleil les réveillaient. Seuls, les serpents se trouvaient bien et étaient toujours frais et dispos. Pour la bonne raison que c'étaient eux qui détenaient la nuit et les ténèbres.

Mais un jour, cela prit fin. Quand les Indiens apprirent que les serpents recelaient la nuit et les ténèbres, ils envoyèrent leur plus grand chef au chef suprême des serpents pour le prier de leur donner au moins un petit peu de la nuit et des ténèbres.

Le grand chef des Indiens s'enfonça donc loin au cœur de la forêt, là, où le grand chef des serpents avait sa résidence. Le grand chef des serpents l'accueillit fort peu civilement :

« Qui ose troubler ma quiétude ? »

« Je suis le chef de tous les Indiens, répondit le visiteur, et je viens te demander un peu de nuit et de ténèbres. En échange, je t'offre notre meilleur arc et des flèches. »

Mais le chef des serpents n'avait que faire d'un arc et des flèches :

« Comment m'en servirais-je, je n'ai pas de mains ! Donne-moi autre chose ! »

Le grand chef des Indiens s'en retourna donc bredouille. Il convoqua le Grand Conseil, raconta ce qui était arrivé et ils décidèrent d'offrir au grand chef des serpents une crécelle. Un grand chef avait toujours besoin d'une crécelle pour présider aux danses rituelles.

Donc, le chef des Indiens s'enfonça pour la seconde fois au cœur de la forêt. Le chef des serpents attendait sa visite. Quand il vit la crécelle, il hocha la tête :

« C'est une bien belle crécelle, mais qu'en pourrais-je faire, moi qui n'ai pas de mains ? »

« Si tu veux, proposa le chef des Indiens, je peux te l'attacher à la queue. »

Il la lui attacha effectivement. Le grand chef des serpents agita sa queue et la crécelle grinça, quoique assez faiblement. Le grand serpent fut assez content :

« Ce n'est pas exactement ce que j'aurais souhaité, mais je puis quand même te donner un peu de nuit et de ténèbres. »

Et il fit apporter au chef indien un petit sac de cuir.

« Merci, grand chef, dit celui-ci, pour ce quelque peu de nuit et de ténèbres. Mais dis-moi ce que tu voudrais pour nous donner la nuit tout entière et toutes les ténèbres ? »

« La nuit entière et toutes les ténèbres, cela vaut un grand prix, reprit le grand serpent. Une crécelle n'y suffit pas. Il faudrait m'apporter une grande cruche de ce poison dont vous enduisez vos flèches. »

Le grand chef indien ne voyait pas pourquoi les serpents avaient besoin de ce poison, mais il ne posa pas de question. Il emporta son petit sac et l'ouvrit dès qu'il fut arrivé au village. La nuit et les ténèbres se répandirent sur le monde et tous les Indiens goûtèrent un délicieux repos. Mais il fut de courte durée. Le sac ne contenait que très peu de nuit et de ténèbres et, bientôt, la lumière du soleil vint les réveiller. Et tout recommença, le jour était long et la nuit bien courte. Dès que bêtes et gens avaient goûté un court instant de sommeil, le soleil ramenait un nouveau jour. Cela ne faisait pas le compte des Indiens qui convoquèrent le Grand Conseil et y décidèrent de recueillir le poison demandé par les serpents. Ce fut une longue tâche car ils ne recueillaient le poison que goutte à goutte, mais ils parvinrent enfin à en emplir une grande cruche. Et le grand chef des Indiens s'enfonça pour la troisième fois au cœur de la forêt. Le grand serpent attendait sa visite et il dit :

« Je savais bien que tu reviendrais. Je t'ai fait préparer dans ce sac une longue nuit et les ténèbres. Cela vous suffira sûrement. »

Le grand chef des Indiens remit la cruche de poison au grand serpent, prit le sac et dit :

« Merci, grand serpent. Mais je voudrais savoir pourquoi tu as besoin de ce poison. »

« Parce que, répondit le grand serpent, la plupart des miens sont petits et faibles. Tout le monde les persécute. Quand nous aurons du poison, nous pourrons nous défendre. Va, maintenant, mais n'ouvre pas ce sac avant d'être arrivé dans ton village. Si tu le faisais trop tôt, les ténèbres envahiraient le monde avant que j'aie pu répartir convenablement le

poison entre tous les serpents. Et il n'en résulterait rien de bon, ni pour les tiens, ni pour les miens ! »

Le grand chef indien promit de ne pas ouvrir son sac avant d'être arrivé chez lui et s'en fut, tout à fait satisfait, vers son village. Mais sur sa route, il rencontra le perroquet qui se mit à crier à tous les échos :

« Le grand chef indien revient de chez les serpents, il rapporte dans son sac la longue nuit et les ténèbres ! »

Aux cris du perroquet, toutes les bêtes de la forêt accoururent et supplièrent le grand chef d'ouvrir tout de suite son sac pour qu'en sortent la longue nuit et les ténèbres.

Le grand chef essaya de les raisonner :

« Attendez un moment que j'aie rejoint mon village. Je l'ai promis au grand serpent ! »

Mais les animaux ne voulurent pas l'écouter, ils ne voulaient pas attendre une minute de plus, ils lui arrachèrent son sac des mains et l'ouvrirent. Immédiatement le monde ne fut plus que nuit et ténèbres. C'était juste le moment que le grand serpent avait choisi pour distribuer le poison aux siens. Mais dans la nuit profonde, il ne voyait plus ce qu'il faisait, les serpents se bousculèrent, renversèrent la cruche et le poison s'en échappa. Si bien que certains serpents s'emparèrent d'une grande quantité de poison, d'autres en eurent peu et d'autres encore n'en eurent pas du tout.

Désormais, il y eut donc des serpents venimeux et d'autres qui ne l'étaient pas. La famille du grand chef faisait partie des serpents venimeux, mais tout le monde pouvait s'en garder car ils portaient tous une crécelle à la queue.

Pourquoi les animaux ont une queue

Aussi incroyable que cela puisse paraître, il fut un temps où les animaux n'avaient pas de queue. Vous avez bien entendu : pas de queue. Ni le renard, ni l'âne, ni le lapin, ni le chien, ni les autres. Et cela les rendait fort tristes. [...]

Imaginez la surprise de tout ce petit monde lorsqu'on annonça qu'une grande foire allait avoir lieu, et qu'on allait y vendre, devinez quoi : des queues !

-Il faut que j'y sois le premier, pensa le renard.

Et il partit ventre à terre, courant plus vite qu'il ne l'avait jamais fait. Il arriva bon premier à la foire.

Des queues, il y en avait, oui, et de toutes sortes : des grandes, des minces, des courtes, des longues. Sans parler des queues en forme de feuille, de pompon ou de ficelle, des queues lisses comme le verre ou aussi râpeuses que le bois.

C'était merveilleux de voir cela, et le renard eut tout loisir de choisir la plus rousse, la plus touffue, en un mot la plus belle.

Sur le chemin du retour, il rencontra le chien, qui loucha sur le panache roux.

-Diable ! Voici une bien belle queue. Crois-tu qu'il en reste encore ?

-Si fait, compère. Mais la plus belle est accrochée derrière moi, gloussa le renard.

Le chien courut à la foire et se trouva, ma foi, une assez belle queue, pareille à un gros plumeau noir. S'en retournant chez lui, il rencontra le chat, qui loucha sur le plumeau noir.

-Diable ! Voici une bien belle queue. Crois-tu qu'il en reste encore ?

-Si fait, compère. Mais la plus belle est accrochée derrière moi, claironna le chien.

Le chat courut à la foire et se trouva, ma foi, une assez belle queue, rayée comme le pelage du zèbre et qui ressemblait à un serpent soyeux.

Au retour, il rencontra le cheval, qui loucha sur le serpent soyeux.

-Diable ! Voici une bien belle queue. Crois-tu qu'il en reste encore ?

-Si fait, compère. Mais la plus belle est accrochée derrière moi, ricana le chat.

Le cheval courut à la foire et dut fouiller longtemps pour trouver, ma foi, une assez belle queue, toute de crins immenses, semblable à une grande barbe de maïs.

Il s'en allait chez lui quand il rencontra la vache, qui loucha sur la longue barbe de maïs.

-Diable ! Voici une bien belle queue. Crois-tu qu'il en reste encore ?

-Plus beaucoup, commère. Et les dernières ne sont pas bien belles, soupira le cheval.

La vache courut donc à la foire. C'était vrai. Les plus belles queues étaient parties ! Elle fureta, fouina, et finit tout de même par dénicher une queue, un peu ridicule, ma foi, en forme de corde effilochée. Bah ! Pour chasser les mouches, pensa-t-elle, c'était bigrement suffisant.

Tous les animaux défilèrent les uns après les autres, et le tas de queues diminua, diminua. Enfin, beaucoup plus tard, arriva le cochon, encore essoufflé de sa longue course, et bon dernier.

-Il n'y aura plus de queue, pleurnichait-il, et je serai le seul à ne pas avoir l'arrière-train garni !

Mais si ! Il en restait une. Une misérable et ridicule petite queue en tire-bouchon. Croyez-vous qu'il en eût du chagrin ? Point du tout. Il se l'attacha sur le champ et s'en retourna chez lui, fier comme un pape.